

ENTRE DEUX SIESTES

FRANÇOIS PRÉVOT



Libres d'écrire

FRANÇOIS PRÉVOT

**ENTRE
DEUX
SIESTES**

Libres d'écrire

© François Prévot, 2013.
Tous droits réservés.

Edition numérique réalisée par IS Edition
(sous le label *Libres d'écrire*)

www.is-edition.com

ISBN : 978-2-36845-222-6 (versions numériques)



CALSERAIGNE

Luc Mérindol détestait la pluie.

Il comprenait son rôle indispensable. Elle rafraîchissait l'air, lavait les rues, écartait les risques d'incendie, remplissait les nappes phréatiques, ravissait les grenouilles, mais elle lui taperait toujours sur le système.

Ce matin, l'agacement était d'autant plus fort que les météorologues avaient promis un ciel clément. « Encore des gens qui ne tiennent pas leurs promesses », se dit-il en ouvrant les persiennes.

Luc se prépara en vitesse : une douche froide, un rapide coup de rasoir, le temps d'avaler un café noir, une tartine à la confiture d'abricots et deux figues. Le temps gris ne lui avait jamais donné l'âme bien ouvrière, mais il avait absolument besoin d'arriver le premier au travail. Pourquoi ? Le savait-il vraiment ? Au moins, il avait l'impression d'avoir « un coup d'avance », de jouer avec les pièces blanches, aurait dit Michel, son cousin passionné d'échecs.

Il était presque six heures trente quand Luc enfourcha son scooter et plongea dans la traverse Tiboulen, étroite ruelle longée de murs, la montagne à un bout, la mer à l'autre.

La pluie était beaucoup moins dense qu'à l'heure du réveil. Le ciel semblait vouloir s'ouvrir par endroits et la mer laissait apparaître quelques miroitements bleu sombre au milieu de sa masse grise... Un peu comme des trous qui aspireraient la lumière.

Curieusement, Luc ne sut pas prendre à droite le front de mer, noir sous les nuages, en direction de la ville comme chaque jour de travail. Une force l'attirait à gauche, au sud, vers la Madrague, sous un ciel moins noir. Il décida de ne pas résister, « après tout, il pleut... Ce n'est pas un temps pour travailler, je trouverai bien une excuse ». Marius Mérindol, son grand-père, ne lui avait-il pas dit cent fois qu'à son « époque au moins on était civilisé, quand il pleuvait on n'allait pas au boulot ».

Bon sang ne saurait mentir. Luc fila au port, et sauta dans son pointu. Cinq minutes plus tard, il franchissait les passes de la Madrague de Montredon.

Le ciel était moins sombre sur l'eau que sur la terre. Un rayon éclairait l'île Maire à travers les nuages. La destination était toute trouvée. Le pointu prenait, presque seul, le chemin des îles. Une belle barque de sept bons mètres qu'il avait rachetée à un pêcheur retraité après avoir renoncé à restaurer « l'épave » héritée du grand-père. C'était le seul pointu de la Madrague

avec un petit roof: de quoi laisser quelques affaires et pouvoir dormir au mouillage à l'intérieur, en attendant le lever de soleil si propice à la bonne pêche.

L'embarcation franchit la passe étroite entre Maire et Cap Croisette. Pas de pêcheur, aucun promeneur sur les rochers, la pluie du matin avait découragé. Luc se demandait s'il y aurait quelqu'un au travail. Dans les bureaux sans doute, mais personne sur les quais, il en était presque sûr. Toutes ses pensées convergeaient pour le convaincre de sa bonne décision.

La pétrole était bien installée. Aucun vent ne semblait vouloir disperser les nuages bas, denses, bien tanqués sur les falaises des calanques. Et pourtant, les îles étaient inondées de soleil, idéal pour caler le sieston au mouillage dans une petite crique. Luc mouilla l'ancre à l'extrémité sud-est de Calseraigne, côté calanques « pour surveiller la dispersion des nuages » se dit-il. Et au moins, le téléphone portable ne sonnerait pas !

Il ne surveilla rien du tout... Le petit clapotis l'avait plongé dans un profond sommeil.

Le cri d'un gabian et le ronronnement d'un moteur le sortirent de sa torpeur. À travers le hublot, il était clair que les nuages n'avaient pas déserté le massif des calanques: bien au contraire, une entrée maritime avait tout envahi. Il faisait humide. Quelle heure était-il ? Neuf heures, seulement quinze minutes qu'il dormait.

Luc se plia en deux pour sortir de la cabine, et monta sur le pont faire un état des lieux. La brume était dense. Il se sentait comme dans du coton, tout juste pouvait-il apercevoir les rochers de la petite anse où il avait mouillé. Ce n'est pas un moteur qu'il entendait, mais trois, tournant au ralenti. Son oreille de mécanicien ne pouvait pas le trahir : le teuf-teuf de ralenti de deux gros diesels se mêlait aux pétarades d'un énorme hors-bord deux temps, toujours près à caler entre deux coups d'accélérateur. Il imagina deux bateaux : une grosse vedette ventrue à deux propulsions et un genre de longue coque rapide avec un moteur hors-bord. Le bruit était porté par la brume et les bateaux n'étaient peut-être pas si près qu'ils ne lui paraissaient. Des voix se mêlèrent au son des moteurs. Luc tendit l'oreille.

– Jeannot, laisse tomber. Si tu ne peux pas tout relever, laisse-en la moitié au fond. Garde bien le point GPS et mets un balisage de pêcheur. On aura tôt fait de revenir une nuit cette semaine. Il n'y a pas de lune ces temps-ci, et on ne risquera rien.

– OK Ber, mais je ne viendrai pas avec le Boston, c'est trop bruyant, pas discret, on prendra le voilier de mon frère, en plus, son guindeau est sacrément gaillard.

Luc entendit encore quelques bruits de chaîne, deux trois échanges incompréhensibles, un pare-battage qui crisse entre deux coques, et le ronflement des moteurs prit le dessus. La montée en allure du diesel sembla s'estomper vers l'est, en direction de Cassis, alors que le gros Mercury vrombissait à

l'opposé vers la rade de Marseille, à pleine allure malgré la brume... « Drôle de marin » se dit Luc... Et drôle d'histoire.

Le calme revenu, Luc rangea un peu le bateau. Les entrées maritimes ne s'attardaient jamais vraiment dans la matinée, et il pensait pouvoir bientôt appareiller sans risque. En attendant, il se glissa dans l'eau encore bien bonne en ce début septembre. C'était l'occasion de mettre un coup de brosse à l'hélice et au safran : il n'était jamais seul lors des multiples baignades de l'été, et il n'arrivait jamais à s'occuper de son bateau, se partageant inlassablement entre le ludique et les besoins des autres.

Il était déjà onze heures quand la brume commença à se dissiper. Mais comme chaque fois depuis ce matin, la lumière sembla indiquer à Luc la marche à suivre. La nappe blanche commençait à se détacher de l'eau, à s'élever, et Luc aperçut un balisage rouge à une bonne encablure, juste dans la direction d'où semblaient être venues les voix. Il ne sut résister à la curiosité d'aller voir de plus près. Il démarra son Baudouin, remonta en vitesse les quelques mètres de chaîne qu'il avait jetés à l'eau et mit le cap en direction du flotteur aperçu. La visibilité était encore assez courte et Luc n'avait aucune raison d'être vu. Il stoppa à l'aplomb du balisage et essaya de le remonter. C'était vraiment lourd, « tarpin lourd » aurait dit son ado de fiston. Dans tous les cas, cela confirmait qu'il ne s'agissait pas d'un filet, mais bien « du trésor » que Jeannot et Ber avaient laissé dans l'eau. Le sondeur donnait

trente-cinq mètres : trop profond, même pour le bon apnéiste qu'avait été Luc plus jeune. Toutefois, l'eau n'était pas remuée et Luc pensa que ça valait le coup de descendre voir. Il amarra le pointu à la bouée de balisage, chaussa des palmes et se remit à l'eau. Après trente secondes d'hyperventilation, Luc se tracta sur le balisage vers le fond. Tout devenait bleu sombre autour de lui. Il ne voyait toujours pas le fond et comprit que l'air allait manquer. La corde était maintenant extrêmement tendue et semblait indiquer qu'il s'était bien rapproché du fond. Il tira encore trois fois sur les bras et il lui sembla voir à travers le masque des genres de grosses caisses en ferraille sept huit mètres sous lui, mais... Il fallait remonter, vite, mais calmement, en économisant ses coups de palmes. La première respiration fut une libération. Il reprit son souffle et se hissa sur le pont.

Le temps sous l'eau lui avait paru un bain. La preuve, les nuages en avaient profité pour commencer leur dispersion, particulièrement du côté de la terre.

« Pourvu qu'on ne m'ait pas vu », se dit Luc.

Deux heures plus tard, Luc était assis sur sa terrasse devant quelques tomates. Il les arrosait simplement de la formidable huile d'olive que lui donnait Michel son cousin. Michel était le seul de la famille qui avait encore le courage, et le temps, de cueillir les quelques oliviers du grand-père, et de porter les

olives au moulin. Mais, il échangeait volontiers un ou deux litres contre quelques parties de pêche.

Luc devait se préparer pour filer au travail, mais l'histoire du matin résonnait inlassablement dans son crâne. Il en conclut une fausse migraine et appela Marcello son patron pour lui confirmer qu'il était vraiment fatigué, et qu'il était préférable de lui accorder deux journées de congés. Pourquoi avait-il dit deux ?

Il se le demandait encore sur son scooter en arrivant chez Paul. Paul était journaliste. Luc le connaissait depuis toujours. Adolescents puis étudiants, ils avaient fait les quatre cents coups, sillonnant la côte à terre comme en mer, en goguette, en croisière, en régates, en enquête, expédition, ou en je-ne-sais-quoi. Paul était sans doute devenu un très bon journaliste, mais beaucoup trop marginal et indépendant d'esprit pour faire carrière. Il avait toujours voulu rester indépendant, même si on lui avait maintes fois proposé un « vrai contrat », car les rédacteurs en chef adoraient son audace, l'opiniâtreté qu'il mettait pour faire avancer des enquêtes auxquelles personne n'osait se frotter. Il passait de la *Marseillaise*, au *Provençal*, puis au *Soir*, puis encore à la *Marseillaise*, à la *Provence*... On ne savait jamais où il en était, mais il suffisait de parcourir les canards du coin pour voir où il signait... Et savoir où le trouver. Personne ne savait où il créchait. Au journal, il n'avait qu'un téléphone et l'adresse de sa mère, un petit appartement en rez-de-chaussée avec jardin à Malmousque, à trois pas des

rochers. La pauvre femme ne l'avait pas vu depuis au moins deux semaines. Elle proposa un goûter à Luc. Il se crut revenu trente ans en arrière, quand ils arrivaient du collège affamés, et pressés de repartir courir je ne sais quelle fille ou embarquer sur quelque voilier de course.

On était mardi, et Luc pensa le trouver au salon de Thémis, petit bistrot derrière le palais de justice où se retrouvaient autour d'un verre les avocats cherchant un auditoire avisé. Au travers d'histoires à moitié inventées (à moitié seulement) les hommes en robe utilisaient chacun leur tour le public comme auditoire, pour travailler à plaisir leurs tirades, leurs estocades, et autres effets de manche. Pour un non-initié, c'était du grand théâtre, pour Paul cela permettait de glaner quelques informations intéressantes, tout en ménageant ses sources.

Paul était bien au Thémis.

Maître Carducci venait de finir une plaidoirie d'opérette sous les applaudissements des badauds. Luc écouta les dernières tirades et se demanda si l'histoire n'avait pas de lien avec l'affaire de « la Mercedes volante » : une voiture qui avait été retrouvée un matin de l'été dernier, suspendue au bout d'une des grues du port, vingt-cinq mètres au-dessus de l'eau, avec trois malfrats ligotés et bâillonnés dans le coffre.

Depuis, la moitié de la pègre marseillaise avait été arrêtée, puis relâchée.

Tout le monde en parlait : les journaux restaient volontairement très vagues, mais les buveurs de pastis des

différents bars du vieux port étaient de plus en plus imaginatifs.

Luc fit comprendre à Paul qu'il voulait lui parler en tête à tête. Les deux hommes sortirent discrètement, et remontèrent le cours Pierre Puget. Luc raconta toute l'histoire en parcourant les allées du jardin de la Colonne : endroit calme et ombragé en plein cœur de la ville, surplombant le vieux port, cher à Giono en son temps.

Paul n'avait pas les deux pieds dans la même chaussette. Il passait pour un fantaisiste auprès de beaucoup de gens, mais en fait, c'était un pragmatique qui n'avait jamais voulu se laisser engluier dans l'organisation collective.

– Cette nuit, Luc, je te retrouve vers trois heures à ton bateau. On est planqué sur les lieux deux heures avant le levé du soleil. Soit ça bouge et on observe, soit rien ne se passe et vers sept heures on plonge pour voir. Prévois le matos de plongée, un petit casse-dalle, et les fusils harpons, on ne sait jamais. Ah, au fait, tu as bien noté la position ? J'essaie de me faire prêter une paire de jumelles vision de nuit par Joseph mon copain plongeur démineur dans la Marine.

Paul disparut par la rue Vauvenargues, une ruelle raide comme un mur qui venait buter contre la Bonne Mère. Comment avait-il fait pour monter si vite ? « Il est encore sacrément en forme, se dit Luc, quand fait-il du sport ? ».

Le grand-père maternel de Paul leur avait raconté un jour que ses propres parents s'étaient installés dans cette rue à leur arrivée de Corse, alors qu'il n'avait que six ans. En revenant de l'école, il faisait la course tous les soirs avec son grand frère dans la montée de la rue Vauvenargues. Le perdant devait préparer et servir le goûter. Dès huit ans, il ne prépara plus jamais le goûter malgré ses quinze mois de moins que son aîné.

CAP CROISETTE

Il était trois heures moins le quart quand Luc sentit remuer le pointu. Ce devait être Paul qui marchait sur le pont. Luc avait préféré dormir à bord, plutôt que de devoir se réveiller et venir au bateau en pleine nuit. Il n'avait pas très bien dormi pour autant, cette histoire l'excitait terriblement.

Tout était prêt. En rentrant de la ville, Luc avait tout de suite préparé l'expédition. Il avait amené ses bouteilles au Comptoir des Sports. Le patron était un copain et lui avait passé deux « monos » du magasin, pleines, sans poser la moindre question sur la soudaine urgence.

De retour Luc avait avalé en cinq minutes les pâtes au pistou que Julie avait préparées, avait passé un petit moment avec chacun des enfants pour se faire raconter cette deuxième journée de cours, la tête des nouveaux profs, le bouquin de géo qui est nul, les copains qui ne semblent pas trop tournés vers le travail cette année. Et il avait fait la bise à tous, avant de disparaître pour cette « nuit de pêche » avec Paul... Ce sacré Paul qui ne prévient jamais à l'avance !

« Alors Luc, tout est prêt ? »

« Sûr, j'ai même quelques crevettes pour traîner sur le chemin, à l'allée et au retour. Il vaut mieux que je ramène quelque chose, car sinon ça serait la première fois que je reviens totalement bredouille... Et là, ça serait louche. »

Cinq minutes plus tard, le pointu franchissait les passes. La lune était minuscule, une rognure d'ongle, comme l'avait prédit Ber le jour précédent.

Le Baudouin faisait résonner ses cinquante-quatre chevaux sur l'eau calme de la rade. La grande barque filait six bons nœuds, douce à la barre, laissant un sillage net, sans vague. Passé l'île Maire, Luc déroula deux cannes et ralentit un peu, à cette allure il n'aurait pêché que les têtes.

À peine vingt minutes plus tard, une petite bonite était venue se prendre à la canne bâbord. Luc dut se battre un peu pour la sortir, mais il ne s'agissait pas de casser, car la solidité de l'alibi en était à ce prix... Suspendue à la solidité d'un fil de pêche. L'idée amusa Luc quand il jeta le poisson de deux kilos dans la caisse en plastique gris.

Les enfants adoraient la bonite grillée, Julie la cuisait divinement.

Vers quatre heures et demie, le bateau était mouillé dans la petite anse où Luc s'était réfugié le jour précédent. La veille s'organisa, par quart d'heure, un aux jumelles, l'autre les yeux fermés pour mieux entendre. De temps à autre, un bateau approchait, puis disparaissait en continuant une route

rectiligne, ne laissant aucune place à la suspicion. La fin de nuit fut terriblement monotone pour les deux enquêteurs. Au petit matin, un voilier tirait des bords entre les îles. Il sembla se rapprocher mais au dernier moment il vira et évita soigneusement la zone sensible. Rien de suspect encore une fois. En fin régatier, Luc avait bien compris que les routes du voilier s'harmonisaient au mieux avec les aléas du vent au milieu de l'archipel. Et puis, comment était le voilier du frère de Jeannot ? Rien à voir sans doute avec le sloop racé et rapide que Luc observait. Il imaginait quelque chose de plus ventru, plus gros, apte à charger les kilos qui pendaient au bout de cette corde, si tendue hier encore.

Le jour était maintenant bien levé. Luc pouvait situer clairement l'endroit où se trouvait le balisage laissé par les deux lascars. Surprise, aucune bouée n'était visible, à l'exception d'un petit flotteur de pêcheur, deux cents mètres plus loin, et qui les avait induits en erreur toute la nuit dans la mire des jumelles.

Les deux amis étaient un peu déconcertés.

De trois choses l'une, soit tout s'était passé sous leurs yeux sans qu'ils ne s'aperçoivent de rien, soit l'opération de relevage avait eu lieu plus tôt dans la soirée, soit un bateau rapide avait coupé le balisage avec son hélice en pleine nuit.

Dans tous les cas, il fallait en avoir le cœur net.

Paul releva l'ancre, pendant que Luc reprogrammait sur le GPS la position du balisage, relevée hier quand il s'y était amarré.

Les quelques encablures entre les deux mouillages furent rapidement comblées. La pioche était à nouveau mouillée, mais cette fois à l'emplacement même du point théorique restitué par le GPS.

Il allait falloir ratisser le fond. Paul décida de la marche à suivre. Les plongeurs dessineraient une ellipse à partir de l'ancre, à cinq mètres l'un de l'autre, et dix si la visibilité leur semblait bonne au fond. La recherche débuta. L'ordinateur de Luc donnait trente-neuf mètres de profondeur. Les plongeurs n'avaient pas la vie devant eux, et ils comptaient sur un peu de chance pour ne pas devoir passer trop de temps au palier.

Pas de rayon de soleil intelligent aujourd'hui pour guider Luc dans sa recherche.

Après vingt minutes, Paul tira sur la ligne de vie qui le reliait à Luc. Ce dernier s'approcha et découvrit une zone de vingt-cinq mètres carrés, bien nette, entièrement lisse, débarrassée de la végétation et des petites aspérités. Comme si quelque chose avait dragué le fond, mais en définissant un carré relativement régulier. Les marques étaient toutes fraîches et ne pouvaient pas remonter à plus de deux jours.

Pas de doute, le « matériel » avait bien été entreposé ici. Et avait bien été remonté quelques heures plus tôt, à la barbe de nos deux enquêteurs. Parfois, la vie sourit aux lève-tôt, cette fois elle avait été favorable aux couche-tard.

Paul décida sur le champ de faire une inspection approfondie de la zone. Ce travail au peigne fin, porta ses fruits : une

poignée de cantine en fer verte au bout d'un morceau de cordage bleu et rouge, relié à un petit morceau de filet était restée accrochée à une tête de roche à cinq-six mètres de la zone de stockage. En élargissant encore son cercle, il trouva également un reste de coupe-amarre comme ceux qu'on monte sur les arbres d'hélice pour trancher les filets dans lesquels on pourrait se prendre. Paul pensa que c'était des pièces à conviction. Luc ne fut pas bredouille non plus. Il remonta avec une lampe torche à laquelle était attachée une clé de cadenas. Tout ce qu'il y a de plus banal, torche Plastimo, cadenas Plastimo: une vague impression d'avoir fait chou blanc.

Sur le chemin du retour, Luc voulu pêcher encore un peu. Mais la chance n'était plus avec lui. Le moral encore moins, et les deux minuscules maquereaux qu'il remonta furent rendus aussitôt aux gabians.

Les deux copains décidèrent de déjeuner ensemble le lendemain à la brasserie de la Joliette. L'endroit est suffisamment bruyant pour pouvoir parler tranquillement. Ce n'est pas trop loin du Journal et relativement proche de l'entreprise de mécanique marine où travaille Luc.

Ce dernier savait qu'il allait devoir retourner travailler un jour.

Chacun avait pour mission de faire une analyse précise des pièces à conviction. La suite des recherches ne pouvait tenir qu'à ça.

Luc rinça le bateau machinalement, retira les viscères du petit thon pour les offrir à la première mouette que ça faisait rigoler. Il se demandait encore comment il avait pu tomber dans cette histoire, et surtout, pourquoi il s'accrochait à cette enquête ?

« Que ça interpelle Paul dont c'est le métier, d'accord, mais moi ? Qu'ai-je à gagner ? Je devrais le laisser se dépêtrer du truc ».

La curiosité était pourtant plus forte que lui. Il fallait qu'il sache. Même si ça devait lui en coûter.

Il embrassa Julie qui le trouva un peu rêveur.

« Non, pas du tout, dit-il, je suis cuit, c'est tout. Ça ne pitait pas bien, alors on a décidé de faire une plongée. Tu connais Paul, c'est Monsieur Plus ».

Le poisson était délicieux : de grosses tranches cuites à la pierrade quatre minutes, juste arrosées d'une vinaigrette aux herbes au moment de servir. Luc se rappela le jour où il avait acheté son bateau. Il avait vendu son petit voilier de régates pour basculer sur un programme plus familial et convivial : baignade en famille, pêche et plongée avec les copains. Jamais il n'avait pensé que ça l'amènerait à jouer les Sherlock Holmes. Les enfants n'avaient toujours pas eu de note. Un prof était déjà absent. Rien que de la routine.

MALMOUSQUE

Luc arriva au travail encore plus tôt que d'habitude. Il fit un point rapide sur ce que son équipe avait fait pendant son absence. Albin, le chef d'équipe, arriva une demi-heure plus tard et expliqua dans le détail à Luc ce que ce dernier avait observé en quelques minutes dès son arrivée.

Le moteur du chalutier avait été partiellement démonté, tous les paliers principaux avaient été contrôlés, et il allait falloir en usiner au moins deux, peut-être trois si les mesures de dureté du métal n'étaient pas bonnes: un peu plus de travail que prévu, c'était toujours ça dans cette période un peu creuse. Luc devrait appeler le pêcheur pour lui annoncer la mauvaise nouvelle, mais il attendrait le début d'après midi que le deuxième chalutier d'Angelo Luppi soit rentré de mer. « Si la pêche a été bonne, ça fait toujours passer la pilule ! ».

À midi moins le quart, Luc sautait sur son scooter pour filer vers la Joliette. La terrasse de la brasserie était encore vide.

Luc choisit une table en bordure, commanda un demi, et se mit à contempler la lampe torche en se repassant la bande-son de sa sieste dans le brouillard. Il pensa avec le sourire qu'un

génie allait peut-être en sortir, et tout lui raconter s'il l'astiquait soigneusement...

Luc tentait de se remémorer les choses, de leur donner un lien : le Boston... Ber... Le guindeau sacrément gaillard... Jeannot... La lampe Plastimo... Le ronronnement du gros diesel...

L'heure tournait, et il commanda le plat du jour. On était jeudi, le jour des « petits farcis ».

Il dut se remémorer quel bateau était parti vers l'ouest... C'était bien le Boston qui était rentré sur Marseille...

– « Alors comment il va Hercule Poirot ? » hurla Paul pour le sortir de sa torpeur.

Paul était vraiment un drôle de bonhomme. Tu lui donnais rendez-vous « au cul du loup » en plein milieu de la nuit, il avait toujours un quart d'heure d'avance. Par contre, il était incapable d'avoir moins d'une heure de retard s'il avait lui-même fixé un rendez-vous simple : midi à la Joliette, par exemple. Comment faisait-il dans son boulot ? Les bons tuyaux venaient-ils de gens comme lui, ceux qui se font attendre ?

Il s'assit, jeta un coup d'œil dans l'assiette de Luc, et interpella le serveur : « La même chose, Julien, et une grande fraîche. Boulègue-les un peu en cuisine, je suis pressé. »

Sans attendre le résultat des réflexions de Luc, il attaqua sur son plan de l'après-midi.

– Je vais faire la tournée des ports de la rade, pour trouver un Boston équipé d'un gros Mercury, après j'irai prendre le pastis rue Caisserie pour glaner quelques informations : le top 5 des trafics juteux, les bruits qui courent sur les coups à venir, etc.

– T'en parles pas au journal ?

– Non t'inquiète. Pas pour l'instant, on n'a encore rien à se mettre sous la dent.

– Et tu lui donnes quoi à « manger » à ton rédac-chef ?

– Pas de problème, j'ai plusieurs bafouilles toutes prêtes sur l'affaire de la Mercedes volante : ça fait toujours recette. Tu sais, j'ai toujours quelques coups d'avance. Ça me permet d'aller faire du bateau ou un peu de sport avec les copains quand l'occasion se présente. J'envoie au journal un projet d'article tout prêt, et vaill.

Paul avala ses farcis, se leva et déguerpit. Du coin de la place, il interpella Luc : « occupe-toi de la lampe et du cadenas ! On se revoit... Je sais pas... Je te rappelle sur ton portable ».

Luc se commanda un dessert, but deux cafés, et plongea dans *l'Équipe* pour échapper à ses pensées, à son affaire « du trafic de Calseraigne ». La saison de foot avait repris sur les chapeaux de roue, et l'équipe de l'OM semblait pleine de promesses. Le foot l'agaçait, son fric, sa mentalité, les joueurs principalement, mais il ne pouvait s'empêcher de suivre les résultats de l'équipe, comme tant de gens ici. Un entrefilet attira son attention : un ancien entraîneur adjoint de l'OM dans les années 70, devenu agent de joueur, avait été entendu

par la police à l'Évêché pour des rapports supposés avec la pègre locale. Il avait été relâché après dix-huit heures d'interrogatoire. Dix-huit heures ! Ils avaient bien dû trouver des sujets de conversation...

De retour au travail, il ne resta pas dans son bureau et descendit aussitôt dans l'atelier. Il enfila un bleu de travail et se mit au démontage avec son équipe. Ce n'était pas très fréquent, mais cela arrivait. Soit quand ils étaient vraiment à la bourre et que les ouvriers avaient atteint leur quota d'heures supplémentaires, soit quand il était particulièrement contrarié par un sujet personnel. Albin, le chef d'équipe, était toujours un peu agacé de voir son propre chef intégrer l'équipe comme simple soldat. Il avait toujours un peu de difficulté à trouver sa place dans cette situation.

Ingénieur mécanicien de formation, Luc avait pris ce poste chez Marcello parce qu'il ne supportait pas l'idée d'un travail exclusivement de bureau. Au moins là, il faisait du terrain comme il disait. Il aimait le contrôle en atelier, donner la main à « ses gars » sur un démontage difficile, mais il adorait par-dessus tout les interventions. Sauter dans la voiture, prendre deux caisses à outils et instruments de mesures à l'atelier au milieu de la nuit, récupérer deux ouvriers de confiance chez eux et filer à Gênes ou Barcelone, embarquer à bord d'un cargo panaméen pour démonter, expertiser, et réparer, deux jours et deux nuits durant, un embrayeur réducteur inconnu de marque allemande, avec les marins ukrainiens.

Il avait besoin de ces changements de rythme entre les interventions urgentes, menées tambour battant, sans le moindre repos, et les périodes calmes où il passait du bureau à l'atelier pour suivre les dossiers de « ses » clients.

Marcello était un ancien Chef Mécanicien de la Marine Marchande. Il avait navigué avec le père de Luc lorsque ce dernier était jeune commandant sur un cargo qui faisait les Antilles et la Guyane depuis la Méditerranée. Marcello savait bien que Luc était un peu surqualifié pour le poste, et qu'il ne se mobilisait vraiment que sur les dossiers compliqués. Alors le reste du temps, il le laissait aménager un peu son planning. La retraite approchait et Marcello lui tenait les pieds au chaud, en espérant pouvoir lui transmettre la suite. Il devait bien ça à son pote Gustave Mérindol qui l'avait aidé à lancer son atelier, en lui drainant une clientèle solide à ses débuts.

De son côté, Gustave avait navigué toute sa carrière. Il avait pris sa retraite de marin dès qu'il avait pu, et regardait pousser ses abricotiers depuis un cabanon de vigne restauré en confortable pavillon. Quand il trouvait ses arbres paresseux, il partait quelques jours en voyage au bout du monde avec Madame, titre taquin dont il honorait la mère de Luc. De retour, allégé d'une partie de sa pension, « on ne peut pas donner tout son argent à ses petits enfants ! », il sortait son sécateur et reprenait sa conversation avec ses arbres.

C'est à son père que Luc devait ce goût et cette éternelle curiosité pour les choses simples et naturelles : la pêche à la bonite, la taille des pêchers, etc.

Quand il se transformait en ouvrier, Luc ne pouvait s'empêcher de laisser flâner son esprit : la Sagesse acquise par ce père si longtemps tourbillonnant lui revenait toujours en tête.

Pour le coup, Luc se rappela qu'il devait téléphoner à Luppi le pêcheur. Le fils de ce dernier venait d'accoster à Port-de-Bouc avec le chalutier neuf.

– Dix-huit palettes, tu le croiras pas minot. Avec le nouveau bateau, on fait le double de ce qu'on pêche avec le vieux. C'est presque à se demander si ça vaut le coup de le réparer. Si je m'emmerdais pas tant à terre avec ma rombière, à attendre que les jeunes rentrent, je crois que je ferrai la Marie-Thérèse.

– Vous avez bien raison Monsieur Luppi, il ne faut pas se laisser faire. Même avec la vieille barque vous leur ferez encore un peu la pige aux minots cet hiver. D'ailleurs, il va falloir attendre quelques jours de plus, car l'arbre manivelle est un peu blet.

– Qu'est-ce que tu me dis, petit ?

– Je sais, ce n'est pas une bonne nouvelle, mais si votre mécano était un peu plus consciencieux sur les vidanges ! Vous ne savez pas si l'huile a pu être polluée à un moment donné ?

– Qu'est-ce que j'en sais, moi ? C'est le poisson qui m'intéresse... Alors combien ça va me coûter ta plaisanterie ?

– Le problème c'est surtout le délai. Pour le prix, si vous nous laissez du temps, et que je peux faire travailler les gars sans

heures sup, en quelques bonnes marées vous l'aurez rattrapé. Je n'ai pas encore calculé, mais ça devrait faire dans les cinquante mille... De plus bien sûr.

– Minot, je te donne deux semaines, ça va? Interrompt Luppi.

– Je vais faire au mieux, mais je vous rappelle demain après avoir tout contrôlé. Vous allez devoir tenir compagnie à Madame Luppi quelques jours de plus. Luc allait raccrocher. Ah, au fait, Monsieur Luppi, vous pêchez souvent entre les îles de l'archipel de Riou?

– Non, moi j'y vais pas, c'est interdit. Mais je sais que d'autres y vont. D'ailleurs, j'ai un collègue à qui ça n'a pas réussi la semaine dernière, et ça fait deux fois que ça lui arrive en trois mois. Les deux coups, il a pris une tête de roche ou une épave non répertoriée qui lui a déchiré le filet. Et dans seulement quarante mètres d'eau! Je crois qu'on ne l'y verra plus.

– Comment il s'appelle votre gars? Demanda Luc un peu gêné.

– Oh petit, je suis pas une balance moi. Enfin, si tu ne lui veux pas de mal... C'est Antoine Lipari, son bateau, c'est le Mérrou bleu, il est de Sanary mais il décharge souvent à Port-de-Bouc, à côté de moi. Dis-lui que t'es un ami, sinon il va te recevoir. Tu verras, c'est pas un commode!

Luc ne redescendit pas à l'atelier. Albin n'en serait que plus content.

Il lança en vitesse ses demandes de devis pour les pièces et les travaux spécifiques du moteur de la Marie-Thérèse, passa deux-trois fax pour être certain de pouvoir finir les mesures demain, et chercha en vain à joindre Paul sur son portable.

Injoignable.

Sur le chemin de la maison, il fit le détour par Malmousque. La mère de Paul, l'avait vu passer en coup de vent vers deux heures, il avait farfouillé dans l'abri de jardin au fond de la cour. Elle ne savait même pas ce qu'il avait pu y faire, des années qu'elle n'y avait pas mis les pieds ! D'ailleurs, elle ne savait même pas où il mettait la clé.

Luc leva tous les pots de fleurs alentour et finit par trouver un genre de grosse clé de cave. C'était la bonne. À l'intérieur, deux coffres en osier se faisaient face. L'un était ouvert, totalement vide, l'autre était fermé d'un cadenas. Luc trouva une clé sur un des chevrons du toit. Le coffre était plein de dossiers cartonnés, avec un titre, et une date. Les titres lui faisaient penser à des affaires criminelles dont il avait vaguement entendu parler. C'était les résultats d'enquête de son copain.

Deux titres l'interpellèrent particulièrement : « la Mercedes volante » sur une chemise épaisse, et « Calseraigne » sur une chemise vide. Il parcourut rapidement le dossier de la Mercedes, mais ne s'arrêta que sur les photos, photos de presse, mais aussi photos prises par Paul, semblait-il. Sur l'une d'elle, on voyait une foule le long du quai, le nez dans les étoiles, avec une mercos noire qui pendait au bout d'une élingue au-dessus de la foule. En arrière-plan, il lui sembla

distinguer, tout petit au fond près de la digue du large, un Boston Whaler avec un gros Mercury et deux gugusses à bord. Le bateau était beaucoup trop loin pour voir correctement les occupants, mais les gars semblaient assez jeunes, plutôt tanqués, surtout l'un d'entre eux. Ils se cachaient derrière des lunettes de soleil.

Quelqu'un les avait-il vus, ce jour-là ?

Avaient-ils un lien avec la scène ?

Luc en était convaincu. Il remit la photo dans la chemise, sur le dessus de la pile et partit.

PLATEAU DE L'HOMME MORT

Ce soir encore, Julie reprocha à Luc d'être ailleurs.

– Ne me dis pas que tu as fait de la plongée au bureau... Tu as vraiment l'air absent, j'ai comme l'impression que tu manques d'air. Tu as un moteur qui tourne carré ? Viens, on va à la mer. On nage vingt minutes au bain des dames, et on rentre. Ça te fera du bien.

Julie savait parfaitement ce qui lui faisait du bien. L'été, elle lui proposait un petit bain, l'hiver elle l'envoyait courir une heure dans les collines. Il en revenait calme et doux comme un agneau, fatigué mais apaisé.

Les enfants s'étaient consciencieusement mis aux devoirs, une daube mijotait dans la cocotte. C'était le moment parfait pour aller faire quelques brasses.

La petite crique n'était qu'à quinze minutes de marche de la maison, à travers le bas de la campagne Pastré. Sur cette petite plage, les habitués se succédaient à heure fixe depuis le petit matin, et peut-être depuis la nuit des temps. Toujours les mêmes, aux mêmes heures, à la même place, pour le même

programme. En cette fin d'été, certains d'entre eux étaient sacrément bronzés.

Julie et Luc étaient des « habitués occasionnels » : considérés comme des pairs mais « autorisés » à ne pas venir tous les jours, à poser leur serviette où ça leur chantait, et à nager le temps qui les arrangeait.

L'eau chaude de cette fin d'été eut le bénéfice escompté sur Luc. Il nagea une dizaine de minutes en crawl droit vers le large, fit quelques apnées, et rentra tranquillement en brasse jusqu'au rivage. Au retour du bain, il serra Julie fort contre lui, quand ils se trouvèrent dans la pénombre sous les pins de Pastré. Puis il repartit en la tenant par la taille, le sourire aux lèvres, la main un peu baladeuse. Julie comprit qu'il avait évacué ses pensées pesantes. Elle aimait le sentir se détendre.

La maison embaumait la daube. Quelques minutes suffirent pour cuire quelques pâtes et nourrir les deux ados. Il ne s'agissait pas d'oublier de les faire manger ces deux-là, ils vous auraient dévoré le bras.

Magali et Alexis avaient fini les devoirs et commençaient à négocier le visionnage d'un DVD. On était vendredi et il n'y avait aucune raison de les empêcher de veiller, à leur âge. Le film sélectionné avait bien choisi son public, ou le contraire. Mais c'était une excellente excuse pour les parents qui filèrent dans leur chambre, trouver écho à la douceur et la complicité de la sortie du bain.

Ils se mêlèrent amoureusement dans la fraîcheur du soir, la baie vitrée grande ouverte sur la terrasse. Le soleil s'était déjà couché derrière les îles du Frioul. Il commençait à faire sombre, mais de leur lit ils pouvaient apercevoir le Pascal Paoli, en contre-jour, quitter la rade et mettre le cap sur la Corse. Après la ferveur de l'étreinte, ils étaient tous les deux allongés sur le dos, bien droits, l'un à côté de l'autre, le nez planté dans le plafond.

– Qu'est-ce qui te turlupine tant ? Demanda Julie. C'est dur au boulot ? Vous vous faites du souci pour la suite ?

La complicité et la confiance avaient toujours fonctionné entre eux. Luc décida de parler.

– Non au boulot, tout va bien, c'est presque trop facile, je dirais. C'est pas ça... Je suis sur une drôle d'affaire avec Paul. Je ne sais pas pourquoi, mais je n'arrive pas à me la sortir de la tête. Je dois absolument savoir la suite. Comme si cela me concernait intimement.

Luc raconta en détail comment il s'était trouvé le témoin de la curieuse conversation, comment le soleil l'avait si bien guidé entre les nuages pour le focaliser sur le détail important, comment Paul avait sauté si subitement et si consciencieusement sur « l'affaire », délaissant tout ce qu'il avait en cours...

Il ne lui passa aucun détail : le coupe-amarre, le couplet de Maître Carducci au Thémis, la photo avec le Boston en arrière-plan, Paul qui apparaît et disparaît de la terrasse de la Joliette, la clé de cadenas Plastimo, le bruit si caractéristique

d'un gros diesel six cylindres en ligne suralimenté qui monte en allure, etc.

– Tu ne devrais pas te mêler de ça, Luc, tout semble louche. Laisse Paul jouer dans cette cour, ce n'est pas la tienne, pas la nôtre. J'ai peur, Luc.

– Ne t'en fais pas, je n'irai pas en première ligne. Paul sait ce qu'il fait... Et puis, il faut absolument que je sache. Il y a quelque chose qui me concerne dans tout ça. Je ne peux pas me résoudre à dire que ça ne me regarde pas.

Julie connaissait Luc. Elle avait bien compris qu'il ne s'arrêterait pas en chemin.

Soulagé d'avoir partagé son fardeau, Luc s'endormit comme une masse. Par contre, Julie ne ferma pas l'œil avant le petit matin. Elle se passait et se repassait l'histoire racontée par Luc, en traînant sur les détails louches, imaginant chaque fois le pire, tant sur l'explication qu'elle se donnait, que sur les conséquences de l'enquête pour Luc, pour elle, pour les enfants. Surtout les enfants... Il fallait absolument les préserver de tout ça. De tout ça, oui. Mais de quoi ? Elle n'avait que sa peur pour elle, et... La confiance qu'elle avait toujours reportée dans Luc.

Bien sûr, il pouvait paraître un peu fantasque à des esprits étriqués, mais ça avait toujours été un garçon solide, avec les pieds bien sur terre.

Le ciel commençait à s'éclaircir, elle s'endormit.

Quelques minutes plus tard, Luc se levait, sans bruit pour ne pas réveiller les enfants qui avait décrété le samedi « journée officielle de la grasse matinée », et pour laisser Julie se reposer. Lui aussi connaissait bien sa compagne, et il se doutait qu'elle avait mis beaucoup de temps pour trouver le sommeil.

Il enfila une paire de baskets, un short, plaça une gourde d'eau, l'appareil photo, les jumelles et son téléphone portable dans un petit sac à dos, et partit en trotinant à travers le massif des Calanques. Depuis le sommet du plateau de l'Homme Mort, il rejoindrait le sommet des falaises du cirque des Walkyries et les contournerait par la droite jusqu'à surplomber la mer. De là, il verrait parfaitement la pointe de l'Île Plane, Calseraigne sur les cartes, le mouillage tranquille en provençal.

Il connaissait le massif comme personne pour l'avoir emprunté dans tous les sens, de toutes les façons et depuis tant d'années : footing, promenade, pique-nique, VTT, cueillette des asperges sauvages, escalade, exploration des grottes, reportage photos, poursuite des sangliers, tout y était passé. Il l'avait longé en voilier, en bateau à moteur, en kayak de mer pénétrant les grottes marines. Il avait plongé sur chacun de ses sites, avait chassé le sar et le loup dans les trous de la côte. Il ne savait plus comment l'aborder pour renouveler son approche. Il avait bien pensé au parapente, mais il fallait investir beaucoup de temps pour maîtriser cette technique somme toute dangereuse. Il y était chez lui, ramassait les bouteilles de plastique s'il en trouvait, remontait les pierres de soubassement des chemins affaissés sous les pieds des randonneurs maladroits. La seule

peur qu'il avait, c'est que le statut promis de parc national lui en interdisait un jour l'accès. Il comprenait bien la nécessité de contrôler la masse de gens qui avaient fini par prendre conscience de l'existence de ce site magnifique, et qui voulaient tous en profiter, en même temps, sans bien le comprendre. Pendant des décennies, les Marseillais avaient royalement ignoré qu'ils habitaient au bord de la mer, que leur ville contenait ce merveilleux écrin, « le massif des Calanques ». Les calanques de Cassis disait-on... Et pourtant, à part une seule d'entre elles sur la dizaine, elles sont toutes DE MARSEILLE. Luc n'était pas du genre à revendiquer haut et fort son appartenance à Marseille. Mais pour les calanques, ce n'était pas pareil. C'était un peu une façon de ne pas les partager avec les étrangers, ceux-là qui encensaient Cassis, en prononçant ridiculement le S de la fin, et méprisaient Marseille. Les calanques de Cassis, c'était pour les Parisiens : pas de chance, ils n'en avaient qu'une !

En cette fin d'été, Luc était en bonne forme physique. Il avait couru, nagé, fait un peu de vélo avec les copains les semaines précédentes. Il marcha d'un pas rapide dans les portions raides qui montent à L'Homme Mort, et courut chaque fois que le pourcentage diminuait. Au bout d'une bonne heure de crapahut, il était en bord de falaise. Trois cents mètres plus bas, Calseraigne était une vraie galette, plate et allongée, comme dormant sur l'eau, cette eau magnifique, du bleu sombre et

intense, au turquoise le plus clair dans les creux de rocher. D'en haut, il était possible de voir le fond jusqu'à dix mètres. Il n'était pas encore neuf heures du matin. Aucun bateau ne croisait dans les îles à l'exception de trois petites barques de pêcheurs qui relevaient les filets posés la veille au soir le long des tombants de Riou et autour du Cap Morgiou. C'était sans doute les « régionaux de l'étape » se dit Luc. Ils devaient venir du petit port voisin de Sormiou.

Luc releva le nom des pointus avec ses jumelles : Lucienne, Marie-Jeanne et Angélique. Il irait interroger ces pêcheurs qui avaient peut-être vu quelque chose de bizarre ces derniers jours.

Luc prit des photos de la zone où les trafiquants avaient mouillé et repêché leur butin. Il ne pouvait plus s'empêcher de les qualifier de trafiquants. Il élargissait ou réduisait le cadrage pour bien donner une idée de l'échelle. Il comprit pourquoi le son avait si bien porté dans la petite crique où il faisait sa sieste. Presque trois cents mètres séparaient son mouillage du balisage mais le son, porté par la brume, avait résonné dans la crique en parfaite forme d'entonnoir.

Soudain, dans l'objectif de l'appareil photo, il aperçut un bateau de belle taille qui se dirigeait vers l'extrémité de l'île, en route plein ouest. Il venait sans doute de Cassis. Il troqua l'appareil contre les jumelles et constata avec surprise que l'embarcation était un bateau de promenade à passagers, égaré à cette heure au milieu des îles, sans aucun passager à son

bord. Bien sûr, Luc ne pouvait pas voir le barreur positionné à l'intérieur.

La réglementation des navires à passagers exige deux motorisations. En bon ingénieur mécanicien marine, Luc ne pouvait pas l'ignorer. Cette vedette d'une quinzaine de mètres devait être propulsée par deux fois 400 chevaux. Volvo, Baudouin, MAN, tous les motoristes avait un moteur six cylindres en ligne dans cette gamme de puissance.

C'était forcément son homme.

Toutefois, la vue en plongée ne lui permettait pas de lire le nom du bateau, beaucoup moins déchiffrable que sur les arrières pincés des pointus de Sormiou.

Ce n'était pas bien grave, il aurait vite fait de reconnaître la vedette le long du quai à Cassis.

Le bateau vint virer au ralenti près de l'emplacement fictif du balisage, fit quelques ronds et repartit à vive allure sur Cassis. On était samedi et les clients allaient être nombreux. Apparemment, il n'était pas question de rater le départ de dix heures trente.

Luc se demanda quelle pouvait être l'activité principale : le relevage de trésor ou le tourisme ? Le transport de passagers était-il une façade ?

Luc voulut raconter le résultat de ses recherches fructueuses. Mais, comme si souvent, le téléphone portable de Paul sonnait désespérément creux.

Tant pis, il redescendrait à la maison, passerait une journée sympa avec les enfants, et s'inquiéterait de son ami plus tard dans la soirée. C'était quand même dommage qu'ils ne puissent pas mieux travailler ensemble le week-end. Paul devrait garder en tête que Luc retournerait au boulot lundi matin.

Luc redescendit la colline en courant. Il passa par le tunnel naturel qui perçait la falaise surplombant le vallon des trois Glancets. Il traversa le parc en footing. Les promeneurs commençaient à prendre possession des lieux.

Arrivé à la maison, il lança l'idée d'un petit bain en bateau. Julie signa aussitôt mais les enfants préféraient aller rejoindre les copains en début d'après-midi. Sa fille préparait une soirée au bord de la piscine de sa copine Margot, alors qu'Alexis s'était « inscrit » au concours de saut organisé par sa bande dans l'anse de la Fausse Monnaie. Les garçons, et parfois les filles, sautaient depuis les rochers de la corniche dans l'eau sombre de l'anse, une douzaine de mètres plus bas. Le concours consistait à émettre le cri le plus ridicule possible pendant la chute pour attirer le regard du plus grand nombre de passants. Un jury composé de quatre filles était censé dénombrer les passants interpellés, et rendre les résultats. Chacun avait le droit à trois sauts.

Autant dire que le bain en famille depuis le pointu, même s'il avait fait recette quelque temps, devenait vraiment ringard. Ce n'est pas grave, Julie et Luc appareilleraient en amoureux.

LA VESSE

Toute la journée, Luc avait essayé de joindre Paul. Toute l'après-midi, il avait alterné la baignade et le téléphone. À chaque fois, il n'avait pu se retenir de laisser un message. Bout à bout, Paul aurait l'intégrale des réflexions de Luc sur l'histoire, sur ses investigations, sur le plan d'attaque à mettre en œuvre.

De retour à la maison, il n'eut pas le courage de filer en ville à la poursuite de Paul. Le samedi soir les avocats ne fréquentaient pas le *Thémis*, la mère de Paul devait toujours se désespérer de savoir où il était, quand il passerait et si il resterait un peu plus longtemps que pour un simple baiser sur le front et prononcer l'éternel « T'inquiète pas maman... ».

Il n'aimait pas traîner seul dans les bars de la rue Caisserie.

Il se doutait bien qu'il ne trouverait pas Paul. Comme toujours, ce dernier apparaîtrait quand on y pense le moins, ou bien, ne réapparaîtrait plus.

Julie était plongée dans un bouquin sur les rapports sociaux dans les entreprises américaines.

La chaîne stéréo distillait du Pink Floyd... Envoûtant.

Le soleil du soir rentrait à l'horizontale dans la maison et donnait une atmosphère douce et apaisante.

Les enfants avaient téléphoné pour dire qu'ils dormaient finalement chez les copains. Ils rentreraient dans la matinée pour faire les devoirs... Mais « il y en avait très peu car les profs n'aiment pas corriger les copies ». Julie s'était laissé convaincre.

L'atmosphère était parfaite pour faire travailler sereinement ses neurones. Luc s'installa comme il le faisait toujours au travail face à un cas difficile. Il étala des feuilles blanches sur la grande table de la salle à manger et se mit à les gribouiller. D'un côté il listait les faits, d'un autre il énumérait ses suppositions. Au milieu, le nom des protagonistes, des lieux et des objets se trouvaient chacun à l'intérieur d'une espèce de rond.

Il contempla sa composition pendant un bon quart d'heure, ferma les yeux deux minutes. Et soudain, il se mit à relier les ronds entre eux avec des flèches, plus ou moins épaisses, parfois à double sens. Chaque fois, il accompagnait la flèche d'un verbe, ou d'un adverbe. Les Pink Floyd s'étaient tus depuis longtemps, Julie était couchée depuis un petit moment déjà. Il faisait une moue perplexe, mais au fond de lui, il était très satisfait de son travail. Il décida que c'était fini pour aujourd'hui. Il traça un rectangle dans le coin d'une feuille avec la mention « conclusion », au feutre rouge. À l'intérieur il écrivit : de quel trafic s'agit-il ? À qui cela profite ?

Il colla toutes les feuilles sur le dos d'un carton, dans la même position qu'il les avait disposées sur la table, et plaça le carton derrière le buffet de l'entrée.

Il dormait depuis une heure quand la sonnerie de son portable retentit depuis le couloir. Il se précipita pour répondre afin de ne pas réveiller Julie.

– Allô Luc, enfile quelque chose et rejoins-moi, je suis garé en face.

– Qu'est que tu fous ? J'ai essayé de te joindre toute la journée, répondit Luc.

– Je te raconterai, prends-moi un morceau de pain et un fruit, je n'ai rien mangé depuis hier soir. Une vitamine C, si tu as, je n'ai pas fermé l'œil non plus, j'ai besoin d'un petit coup de fouet.

Sacré Paul, il ne changeait pas. Quand quelque chose lui tenait à cœur, rien ne pouvait plus l'arrêter. Luc se rappela leurs années d'étudiants, quand ils régataient régulièrement. Combien de fois Paul avait passé plus de quarante-huit heures d'affilée sans lâcher la barre, toute son énergie mobilisée vers la vitesse du bateau ? « Parce que la victoire se construisait mètre par mètre, et particulièrement chaque fois que les adversaires se relâchaient un peu, perdaient en lucidité... ».

Cela fit comprendre à Luc que Paul était accroché à cette affaire comme jamais.

Paul attendait au volant d'un cabriolet noir BMW. Surpris de ne pas le voir dans sa vieille 205 déginglée, Luc se douta qu'il y avait de la route à faire, et questionna.

– Ne t'inquiète pas, je me suis fait prêter ce bolide par un copain. L'immatriculation n'est pas la vraie, cela donne un peu de « souplesse », répondit Paul machinalement.

Luc ne trouva pas cela particulièrement rassurant.

– J'ai écouté tes messages, bon travail, reprit Paul. Lundi tu iras interroger les pêcheurs de Sormiou, mais dès demain soir tu iras planquer à Cassis pour voir comment ça s'agite autour de ta vedette. Moi, j'ai repéré le Boston et identifié son propriétaire... Et le frère. Ce dernier habite dans une grande propriété sur les hauts de Saint-Cyr. On y file, je te raconte en route.

Paul avait fait un à un tous les ports de la rade de Marseille, en partant de Callelongue et en longeant le littoral. Finalement, il avait repéré le bateau amarré dans la petite madrague au fond de la calanque de la Vesse, le treizième port qu'il inspectait. C'était le seul gros Boston avec un Mercury de deux cent cinquante chevaux. La visite du bateau avait confirmé l'oreille infallible de mécanicien de Luc. C'était bien celui-ci qui trafiquait à Calseraigne l'autre jour. Paul avait trouvé un morceau de bout de la même couleur que celui qui pendait à la poignée de cantine, sa pièce à conviction. L'extrémité du cordage était cassée, comme celle qui reliait la poignée en fer : pas de doute.

Paul avait fait une fouille en règle un peu plus tard car il avait dû attendre que le port soit calme. Il avait planqué tout l'après-

midi et le début de soirée sous le taud en toile d'un pointu, en espérant voir venir quelqu'un sur le Boston Whaler. Personne ne vint. Les quatre heures de planque sous cette bâche bleue, à moitié pliée, dans une atmosphère à quarante degrés n'avaient pas été une partie de plaisir, mais la fouille avait porté ses fruits. Paul avait trouvé dans le coffre de la console de commande une vieille facture froissée pour l'achat de deux pare-battages au nom de Jean Venturini. Il avait également trouvé dans le moyeu du volant un petit papier avec trois numéros de téléphones : deux portables et un fixe. De retour à Marseille, il avait appelé ces numéros depuis une cabine téléphonique.

Sur le premier numéro en 06, il était tombé sur une boîte vocale. Une voix féminine disait : vous êtes bien sur le portable de Jacques, merci de...

Sur le deuxième, quelqu'un répondit. Il lui sembla que c'était la même voix féminine que sur le répondeur : « Allô ? Allô ?... Je n'entends pas... C'est toi Jacques ?... Je n'entends rien... Si c'est toi, rappelle-moi sur le fixe, je suis à mon appart. »

Paul composa le troisième numéro.

Il fut surpris de tomber sur le standard de la clinique Paradis.

– Je ne pouvais pas en rester là. J'ai donc filé au journal. J'ai parcouru notre bibliothèque informatique en cherchant tout ce qui tournait autour du nom de « Venturini ».

– Alors, c'est qui ? Demanda Luc absorbé par le discours de son copain comme il l'aurait été par un bon polar. Tu ne devrais pas rouler si vite Paul, ce n'est pas le moment de se faire alpagner.

– T'inquiète, cette plaque, il paraît qu'elle peut passer devant tous les radars ! Et puis, plus tôt on sera chez Venturini, plus on aura de temps pour visiter les lieux.

– T'es sûr qu'il n'y a personne ?

– Oui, je pense. Jacques Venturini est Chef de service à la clinique Paradis. Il fait de la chirurgie dite réparatrice, mais c'est surtout un spécialiste de chirurgie esthétique. Il travaille la clientèle friquée de la région, mais aussi de la Riviera italienne. J'ai pu identifier qu'il était à un congrès en Toscane, invité avec sa femme. Tu te rappelles quand on régatait, c'est lui qui avait le quarante pieds gris perle et mat carbone, amarré au quai d'honneur de la nautique. Il était rarement à bord pour les courses, c'est le maître voilier qui barrait. J'ai cru comprendre qu'il avait totalement arrêté la course et qu'il avait maintenant un voilier de croisière confortable. Il a un anneau aux Lecques, c'est plus près de chez lui, et ça doit lui plaire d'avoir le plus grand bateau du port.

Paul parla également de Jean, le jeune frère de Jacques Venturini sur lequel il avait trouvé quelques informations. Il était bien plus jeune que Jacques, tout juste la quarantaine. Il avait commencé des études d'architecte, mais ne menait jamais vraiment les choses à bien. Il avait été associé à droite et à gauche avec un restaurateur, puis un promoteur, puis un architecte, puis un patron de boîtes de nuit. Il menait un train de vie plutôt élevé, quoique très discret. Il vivait un peu en marge de sa famille, profitant toutefois de l'argent abondant, et du patrimoine de son frère qui semblait le garder sous sa

protection : lui prêtant bateau, villa, voitures de sport si nécessaire. On ne lui connaissait pas de femme attitrée.

Un marginal comme savaient en produire les grandes familles marseillaises.

Certains le prétendaient un peu voyou sur les bords, mais il n'avait jamais été mêlé officiellement à quelque affaire que ce soit. À l'exception de « la Mercedes volante », où il avait fait partie des centaines de gens interrogées par la police. Simple interrogatoire disait le rapport extrait par Paul, et il avait été relâché aussitôt. Le rapport de police mentionnait clairement que « Jean Venturini n'avait pas de lien avec l'affaire sus-nommée... ».

Luc se rappela la photo et se demanda s'il pouvait dire à son copain qu'il était allé farfouiller dans son abri de jardin. Finalement, il raconta son passage à Malmousque, ne trichant que sur la décision de rentrer dans le cabanon : « ta mère m'a dit d'aller voir dans le cabanon, car t'y étais passé. La clé était sous le pot ». Paul ne tiqua pas... Mais il connaissait bien sa mère et savait qu'elle ignorait complètement la cachette de la clé. De même qu'il ne lui serait jamais venu à l'esprit de fouiller dans les affaires de son fils. C'était comme ça dans sa culture corse. On ne s'occupait pas des affaires des autres, sauf s'ils vous le demandaient... Dans ce cas seulement, ça devenait les vôtres.

Paul n'avait jamais fait attention au Boston en arrière-plan sur la photo dont parlait Luc, intégré au paysage comme la digue et les hangars, sans doute.

La BMW venait de quitter la bretelle d'autoroute, et rentrait dans Saint-Cyr. Paul expliqua à Luc où se trouvait la propriété de Venturini. Il voulait arriver par le haut, et pas par la route goudronnée, mais ne savait pas exactement où se prenait la piste en terre. En adepte du VTT, Luc avait bien dû parcourir cette partie des collines et connaissait sans doute le bon accès.

– Oui bien sûr que je connais, dit Luc. On la prend depuis la route qui monte au Camp du Castelet, mais en général en VTT on arrive par un petit « single track », et il fait jour. J'espère reconnaître.

– T'as pas intérêt à nous perdre, car c'est la seule opportunité qu'on a. Demain, Venturini sera revenu de son congrès.

Après la sortie du village de Saint-Cyr, Luc guida Paul à travers les vignes et les flancs de collines. Luc comprit que Paul connaissait très mal le coin. Ça justifiait qu'il n'ait pas fait cavalier seul ce coup-là.

Le long discours de Paul se mixait dans son esprit avec le travail de synthèse accompli quelques heures plus tôt sur la table de la salle à manger.

– Mince, je n'ai pas laissé de mot à Julie avant de partir. Si elle se réveille, elle risque de paniquer.

– Tu l'appelleras de chez Venturini, dit Paul en rigolant.

Luc reprit ses pensées, un peu agacé par la légèreté de son copain. Les informations données par Paul venaient prendre place sur ses feuilles de brouillon, au milieu de ses notes : les nouveaux lieux et personnages se glissaient dans un rond, les faits et suppositions prenaient place dans leurs listes respectives. Il ferma les yeux pour imaginer le travail abouti.

Il avait bien raison, c'est le type de trafic qu'il fallait connaître.

– Et si le trafic avait un rapport avec le milieu médical, lança-t-il ?

– Banco Luc, lui dit Paul. C'est ce que je n'arrivais pas à comprendre. Tu as raison, il va falloir chercher de ce côté. Quand on saura ce qu'il en est vraiment de ce trafic, le puzzle se reconstruira de lui-même.

Luc fit un geste de la main et Paul engagea la BM sur une piste de feu qui montait sur la gauche. Après deux cents mètres, le chemin tourna franchement et commença à descendre à travers les pins en direction de la mer. Au loin, tout en bas des collines, Luc distinguait de temps à autre les lumières de Saint-Cyr, plus à droite celles de La Ciotat, et au milieu, le reflet de la lune sur la mer. Le croissant de lune était plus conséquent que l'autre jour, mais c'était encore une nuit assez sombre.

La voiture arriva à un croisement de chemin. Le chemin de droite suivait le mur d'une propriété.

– En principe, c'est la propriété d'en dessous, dit Paul, mais je préfère me garer là. Nous irons à pied avec le matos, c'est plus discret.

Quel matos ? Pensa Luc.

Paul préféra faire demi-tour avant de garer la voiture, histoire d'être prêt à partir en cas de souci. Il prit soin de ne pas la fermer à clé.

SAINT-CYR

La propriété de Jacques Venturini devait bien faire deux hectares: une portion de colline en restanques. Elle était entièrement close par un vieux mur en pierres sèches bâti sur le même mode ancestral que les restanques.

Paul s'était assuré qu'il n'y avait pas de chien de garde en pipotant un coup de téléphone à l'une des assistantes du chirurgien. Il avait prétexté devoir « livrer des fleurs à Madame pour un dîner dans la semaine. Il s'était déjà fait mordre lors d'une livraison chez un client à Bandol, alors... ». Par contre, il devait forcément y avoir une alarme. C'est pour cela qu'il avait amené « le matos ».

Luc était interloqué de voir son pote aussi à l'aise dans ce rôle. Lui, il avait senti ses jambes flageoler quand il avait fallu grimper par-dessus le mur de pierres. En approchant de la maison, des oliviers remplaçaient les pins sur les restanques. Les deux hommes firent le tour pour aborder la bastide côté sud. De là on pouvait observer toute la rade de la Ciotat. Un épais gazon partait de la maison et venait entourer la piscine et sa terrasse. Le petit pool house en pierres sèches se fondait avec

un muret de soutènement au-dessus duquel trônaient deux oliviers. En dessous de la pelouse, Luc distingua dans l'obscurité encore quelques restanques qui descendaient vers le bas de la propriété et le retour à la pinède. De ce côté, les arbres semblaient être des fruitiers.

Il ne s'en faisait pas le père Venturini. Voilà un cadre bien acceptable pour se remettre d'une journée de bloc opératoire, se dit Luc.

Paul avait sorti du sac un drôle d'appareil plein de petits cadrans et de boutons, ainsi qu'un énorme pied-de-biche. C'était un peu « la tête et les jambes ».

Le pied-de-biche ouvrit le volet de la cuisine en un tournemain. La porte vitrée coulissante ne résista pas plus longtemps. Mais c'est là que Paul s'activa. Il fallait identifier rapidement le boîtier de l'alarme, y connecter le drôle d'appareil sur lequel un code serait à taper, avant de pouvoir composer le propre code de la maison qui se serait affiché sur un des cadrans de l'engin magique. Et tout cela en moins de quarante secondes...

Une chance que le Journal avait le même contrat d'alarme que la clinique Paradis. Paul avait fait le pari que Venturini aurait fait travailler les ouvriers chez lui en même temps qu'ils étaient occupés à installer l'alarme de la clinique. S'il était malhonnête, aucune raison qu'il ne le soit pas jusqu'au bout.

Luc resta en retrait et retint son souffle.

Il fallut trente-neuf secondes à Paul pour réaliser l'opération. On se serait cru dans un James Bond.

Paul distribua les lampes torches, les gants de chirurgiens et les petits appareils photo numériques.

– Fais le haut, je fais le bas et le garage. Attention à ne rien déranger. Ouvre bien tes mirettes, et photographie tout ce qui te paraît intéressant, plus tout le reste. Dans une demi-heure on se retrouve ici et on décanille. Ne touche pas aux lumières dans les pièces où les volets ne sont pas fermés.

Luc escalada le large escalier qui montait à l'étage. Il donnait dans un vaste couloir avec quatre portes côté sud et deux côté nord.

Au sud se trouvaient les quatre chambres, avec chacune leur salle de bain. La plus à l'est était manifestement celle des maîtres de maison. La décoration était assez minimaliste, plutôt zen. Tout était parfaitement rangé et Luc se demanda quoi chercher, où fouiller. Derrière la porte du placard, il aperçut dans le faisceau de sa lampe une photo de femme en monokini qui devait être Madame Venturini : bronzage de magazines et poitrine gonflée à l'hélium. On n'est jamais aussi bien servi que par soi-même se dit Luc en pensant au docteur Venturini.

Il passa les chambres au peigne fin et ne trouva rien de bien compromettant. Mais il photographia tout comme le lui avait demandé Paul.

L'une des autres portes donnait dans une salle de gymnastique, remplie de machines de musculation et entourée de miroirs. Quelques photos de Madame de part et d'autre sur les murs, à différents âges, toujours en tenue de sport moulante

ou en maillot de bain, souvent topless. On avait le culte du corps chez les Venturini. Il eut l'impression dans la faible lumière de sa torche que la mère Venturini arborait sur chaque photo une poitrine différente. Mais peut-être que cela n'était que le fruit de son imagination. Il photographia très consciencieusement.

La dernière porte était fermée à clé. Luc eut vite fait de trouver la clé dans le tiroir du petit secrétaire, à droite de la porte. À l'intérieur, un grand bureau en teck brut faisait face à la porte et à deux fauteuils visiteurs en cuir beige. Un fauteuil de Président trônait derrière le bureau. La pièce était très grande. Sur la droite, un canapé et deux fauteuils bas Le Corbusier composaient un petit salon. Luc fouilla les tiroirs du bureau. Ceux de droite étaient pleins de faux seins dans des matières gélatineuses : toutes formes, toutes tailles, surtout les grosses.

À gauche, les deux tiroirs du haut étaient remplis de photos de bustes de femme sur le principe du Avant / Après. On ne voyait jamais le visage, mais on devinait facilement l'âge des protagonistes : de vingt à cinquante-cinq ans, à quelques très rares exceptions. Absolument tous les âges, se dit Luc. Il était d'ailleurs surpris de voir parfois de magnifiques petites poitrines, fermes et effrontées, devoir céder la place à une grosse paire de nichons, ronds comme deux ballons, arborant un volume en inadéquation totale avec le mince buste qui les portait.

Le tiroir du bas abritait le trésor du château : un album photo avec une collection de femmes en monokini qui avaient dédicacé

leur photo, à ce cher Jacquot, leur ami Jacques, à ce formidable professeur Venturini, ou autres sobriquets qui laissaient parfois entendre quelques complicités suspectes. Toutes ces femmes n'étaient que des actrices, des people, des personnages publics ou femmes de personnages publics. Luc eut envie d'emporter l'album, mais il pensa à ce qu'avait dit Paul. C'était plus sage de ne rien chambouler. Il fit donc une sélection qu'il imaginait croustillante et mitrailla avec l'appareil numérique. Sur une photo, il lui sembla reconnaître une jeune actrice de série télé et la femme de l'avant-centre actuel de l'OM, topless, encadrant notre Professeur. Les seins de la « footballeuse » étaient d'une rondeur parfaite, géométrique. Inutile de chercher où son mari avait pu développer autant d'aisance dans le maniement du ballon.

En reposant l'album, son attention fut attirée par deux cartes de visites, en vrac au fond du tiroir : apparemment des médecins brésiliens et paraguayens.

Machinalement, il mit les deux cartes dans sa poche.

De retour au rez-de-chaussée, il trouva Paul en train de ressortir du garage.

– Alors, t'as bien mis du temps pour trois maudites chambres, dit ce dernier. J'ai fait le salon, la salle à manger, le bureau / salon de lecture, le garage et la cave à vin.

– Alors, il boit quoi Venturini ? dit Luc, réalisant qu'il s'était peut-être un peu attardé sur les albums de photo.

Paul reprit :

– J’ai fait une pêche de premier ordre, et toi ?

– Je me suis bien rincé l’œil sur le tableau de chasse du docteur. Il a une collection de poitrines célèbres, vraiment impressionnant.

– Des bustes ?

– Non, un album avec les photos de ses clientes. Ses clientes du gratin, bien sûr. Il doit faire de beaux dessous de table sur ces opérations de people, mais je n’ai rien vu qui puisse laisser penser de près ou de loin à un trafic. Les tiroirs du bureau sont pleins de diverses prothèses mammaires, tous types, toutes matières, toutes tailles... « Choisir sa poitrine sur étagère », plaisanta Luc.

– Allez, retombe sur terre, ami, j’ai récupéré un double de la clé du bateau dans le tiroir de l’établi du garage. Je crois qu’on va faire une petite expédition sur le port des Lecques avant que le jour ne se lève.

Vingt minutes plus tard, Luc et Paul retrouvaient la voiture. Ils avaient pris soin de ne laisser aucune trace derrière eux : portes bien refermées, alarme en route.

La madrague des Lecques n’était pas très grande et il n’y avait qu’un seul voilier de plus de quinze mètres. Le choix était facile à faire. Soit c’était celui-ci, soit le voilier de Venturini n’était pas là.

En bons détectives, Luc et Paul surent se faire discrets le long des quais et sur la panne du large, où se trouvaient les plus grands bateaux. Quelques-uns avaient une rallonge électrique raccordée sur le quai : de toute évidence, les propriétaires

passaient la nuit à bord. Paul mit son index en travers de sa bouche et montra un câble électrique pour que Luc comprenne qu'il fallait redoubler de prudence.

La clé se maria parfaitement avec la serrure. En moins de deux, les deux hommes étaient debout dans le carré du voilier. Un beau sloop de cinquante-six pieds dont l'intérieur cosu tranchait avec la décoration sobre de la villa. La carte des calanques était étalée sur la table à cartes. Paul attaqua une inspection minutieuse tandis que Luc démarrait le GPS pour relever les derniers points enregistrés : contrôle des menus « go to » et « way point ».

Si le bateau avait navigué de nuit, il était bien probable que le skipper ait enregistré les points caractéristiques de ses routes pour naviguer en toute sérénité.

C'était clair que le voilier avait croisé dans l'archipel de Riou, mais aussi en rade de Marseille. Le dernier way point enregistré, le WP 67, correspondait à la passe nord du port de Marseille. Le voilier était allé au quai de Corbières. L'endroit était idéal pour faire un micmac sans attirer l'attention, même de jour.

Paul ne trouvait rien d'intéressant. Ça l'agaçait tellement qu'il en était presque à découdre les ourlets des vestes de cirés pour voir s'il n'y avait pas quelque chose caché à l'intérieur. Luc expliqua sa trouvaille, et ils convinrent que la nuit avait été bien assez longue et fructueuse. Il fallait rentrer pour dormir un peu.

En sortant, Luc jeta un coup d'œil sur la plage avant du bateau. Jeannot avait raison, le guindeau, « était sacrément gaillard ».

Le retour se fit sans le moindre bruit, sans le moindre mot. Avant de démarrer, ils avaient convenu que la phase suivante serait une phase de réflexion. Suivraient une mise en commun des conclusions, puis l'élaboration d'un plan d'action.

Paul était sous pilote automatique. Sans qu'il ne sache pourquoi, la voiture ne prit pas l'autoroute, mais préféra longer à faible allure le littoral. Même chose à la Ciotat, où la BM choisit la route de Cassis. Elle avançait de plus en plus lentement. Cassis semblait dormir en contrebas des falaises. Toujours sûre d'elle, la voiture attaqua les lacets du col de la Gineste.

Ça tombait bien, ils adoraient ce parcours.

Ils étaient tous les deux dans leurs pensées, un peu « spectateurs » de leur retour.

Paul posa Luc devant chez lui. Ce dernier rentra sur la pointe des pieds, se déshabilla et se doucha en silence. Il se glissa lentement sous la couette, sans bruit. La petite voix endormie de Julie demanda :

- Tu t'es levé pour boire un verre d'eau ?
- Oui, j'avais soif... Il fait chaud, tu ne trouves pas.
- Je trouve surtout qu'il fait sommeil.

Luc rejoignit aussitôt Julie dans les bras de Morphée.



PORT DE CASSIS

Pour la première fois en dix-sept ans de vie commune, Julie se réveilla avant Luc un dimanche matin. C'est même elle qui prépara le thé et sortit acheter le pain frais.

Les enfants arrivèrent à un quart d'heure d'intervalle, surpris de voir leur père au petit-déjeuner à dix heures passées.

– Papa, je fais les devoirs en vitesse et tu nous amènes faire du VTT avec Fabien ? Lança Alexis à travers la maison.

– OK, mais on part directement de la maison dans les collines, je n'ai pas bien envie de prendre la voiture, et puis il est déjà tard, ça nous ferait rentrer après une heure.

– Super, j'appelle Fabien pour qu'il nous rejoigne dans une demi-heure devant la maison.

– Une demi-heure ? Effectivement, t'as décidé de faire vite. La méthode « c'est faux mais c'est fait » dit Luc à son fiston.

Alexis fit semblant de ne pas entendre, pour une fois qu'il était en avance sur son père...

Magali avait dansé toute la soirée et une partie de la nuit, elle allait se reposer un peu et attaquerait ses devoirs dans l'après-midi. Elle avait le chic pour toujours repousser les choses dont

elle n'avait pas envie. D'un autre côté, ses résultats parlaient pour elle. Inutile donc de chercher à la contraindre. Avec elle, mieux valait utiliser le contrôle à distance.

À bien réfléchir, Luc avait aussi un paquet de devoirs à faire : mettre au propre les gribouillis d'hier, rajouter les éléments du compte-rendu de Paul, et bien sûr le résultat des inspections de la maison et du voilier.

C'était encore trop tôt. Il préférait laisser mijoter tout ça à l'intérieur de son crâne. Il ferait la prochaine synthèse quand il aurait réuni encore quelques autres ingrédients.

Il décida de ne pas appliquer stricto sensu les consignes de Paul. Il allait adapter un peu son programme et sa méthode. Après tout, chacun avait sa façon de fonctionner, d'alterner, de juxtaposer ou de scinder complètement les phases d'action et de réflexion.

Il travaillait comme cela chez Marcello. Et tout le monde le félicitait régulièrement pour son rendement, son efficacité.

Il se mettrait au tableau noir dès qu'il sentirait le bon moment venu. Pour l'instant, il allait rouler un peu avec les minots, et mettre à profit l'effort physique pour débrancher le cerveau. Sûr qu'il n'en sortirait que de bonnes choses.

La sortie de VTT dans le massif de Marseilleveyre fut vraiment sympa, même si le parcours choisi par les garçons avait nécessité quelques portages. Il était indispensable d'emprunter leurs descentes fétiches, dont l'accès était souvent impossible

sur la selle. Aucune chute à déplorer, pas de casse de matériel, pas de crevaison : le sans-faute. On rendrait Fabien à ses parents dans l'état où ils l'avaient confié.

Luc ne put que se féliciter d'habiter un tel quartier : calé entre la ville, la mer et la colline. Que pouvait-on demander de plus ? Où ailleurs à Marseille, dans quelle autre ville de France, d'Europe, pouvait-on partir de chez soi en VTT directement dans la nature, être à cinq minutes à pied de la plage, et à dix minutes du premier cinéma ou du premier centre commercial ? Luc avait beau chercher, il ne voyait pas.

C'est lui qui fit cuire la viande. Julie avait préparé tout le reste pendant le tour de vélo. Les garçons étaient affamés. Julie proposa à Fabien d'appeler ses parents et de rester manger. Impossible, ses grands parents étaient venus exprès d'Aubagne pour le déjeuner, comme toujours le premier dimanche après la rentrée des classes. Luc ne voyait pas le sens de cette coutume, mais pourquoi pas ? Les gens avaient besoin de rituels pour donner un sens général aux choses, au temps, à leur vie tout simplement.

La vie simple, se dit Luc... Tout le monde ne peut pas rêver faire fortune en gonflant des nichons.

Après le café, Magali se mit effectivement à son travail de classe, Alexis fila chez un pote dont les grands-parents n'avaient pas de rite barbare, et Julie se replongea dans son bouquin de sociologie. Luc décida d'aller bricoler au bateau. Il

proposa à Julie de dîner tôt pour pouvoir aller prendre le café sur le port de Cassis d'un coup de scooter. Il en profiterait pour épier les allers et venues sur la fameuse vedette à passagers.

Bricoler au bateau était l'activité ultime quand Luc avait besoin de se ressourcer. Le travail sur un bateau en bois, ce n'était jamais fini. Toute la vie du bateau, il fallait poncer, peindre, poncer, vernir, changer une lisse, refaire l'anti dérapant, poncer, etc. C'était un cycle perpétuel. On partait de l'avant, et quand on arrivait à l'arrière on recommençait. Mais il ne fallait pas être trop maniaque tout de même sinon on en oubliait de sortir en mer. Ce n'était pas le cas de Luc.

S'inscrire dans ce cycle perpétuel lui permettait de se poser, de redonner de la valeur au temps qui défile. Perdre la sensation de ce sablier qui s'écoule trop vite et qu'on subit. L'horrible impression qu'on est soi-même à l'intérieur du sablier et que c'est nous qui nous effritons, grain par grain sans pouvoir rien faire.

Cela redonnait au temps une forme plus circulaire, comme l'imaginent les Chinois. Chaque acte s'inscrit sur un cercle plus ou moins grand, plus ou moins long. Et l'on passe d'un cercle à l'autre selon nos actions, nos activités. Certains reviennent très vite, d'autres plus lentement, comme l'entretien du pointu, par exemple. Sur certains cercles, on ne percevra peut-être que quelques minutes d'arc. Le plus grand cercle dont on pourra parcourir toute la circonférence est le cycle de notre propre vie.

Voilà à quoi pensait Luc en ponçant le plat-bord de son bateau.

Comment des gens pouvaient rêver de s'enrichir sur le dos d'autres personnes qui ne se plaisaient pas ?

Comment pouvait-on ne pas s'aimer au point de vouloir changer de corps, se faire gonfler les seins ?

Ou alors, il fallait en changer tous les quatre matins comme la mère Venturini. Dans ce cas, on pouvait l'inscrire sur le même type de cercle que le pointu de Luc qu'il fallait caréner et repeindre tous les ans.

Luc comprit qu'il devait chercher sur internet tout ce qui concernait la chirurgie esthétique.

Quel type d'opérations se pratique ? Où ? Qui opère ?

Combien ça coûte ? Par conséquent combien ça rapporte ? Et est-ce que ça peut suffire à quelqu'un comme Venturini ?

Y a-t-il une industrie derrière cette activité ? Outillage ? Prothèse ?

Certains pays sont-ils plus concernés que d'autres ?

Luc avait définitivement adopté l'idée que le trafic dont il avait été accidentellement le témoin trouverait son explication dans la réponse à ces questions.

Il était six heures. Luc contempla le résultat de son travail et réalisa que l'huile de coude était le seul liquide qui se mesurait en temps au lieu de se mesurer en litres. Il était resté trois

heures au bateau. Il avait poncé la moitié du liston tribord, et l'avait enduit d'une couche de peinture. Il faudrait qu'il passe en vitesse le lendemain soir pour étaler une deuxième couche.

Le repas du soir prit la forme d'un énorme plat de pâtes. Les enfants ne pouvaient pas demander mieux. Et Luc ? Il en mangerait tous les jours. Les pêches au sucre étaient délicieuses, peut-être les dernières de la saison pensa-t-il.

Les consignes furent vite passées : ranger la chambre, préparer le cartable, se doucher, et se coucher tôt.

Seraient-elles toutes appliquées ? Ce n'était pas certain.

Dans le bon ordre, c'était sûr que non !

Tant pis, l'acquisition de la confiance faisait partie de l'éducation. Et comme prévu, Julie et Luc partirent pour Cassis.

Il faisait encore doux quand le scooter franchit le col de la Gineste. Derrière le Frioul, au loin, une boule de feu rouge donnait l'impression de se fondre dans la mer. Luc s'émerveillerait toujours des couchers de soleil sur la rade, depuis les collines. Le point de vue sur la ville, la rade et le massif des calanques était unique, magnifique... Et pourtant si accessible, si proche.

Le port de Cassis était encore bien fréquenté pour un dimanche soir de début septembre. La douceur de la température incitait à sortir le soir. La foule était calme,

détendue. Personne ne se bousculait, ni ne parlait fort. Rien à voir avec les dimanches de printemps où l'on sentait la tension que les Marseillais venaient relâcher en marchant sur les quais ou en gobant des coquillages en terrasse. Comme chaque fois, le couple s'affala sur les fauteuils confortables de Monsieur Brun. Sur cette terrasse pleinement étalée sur le quai, on avait le sentiment surprenant d'être à la fois sur le port et un peu en marge. Comme si on était spectateur de la « scène du port », avec l'impression d'observer mais de ne pas être vu du public. C'était très apaisant, le café était de tout premier ordre, même si son prix grimpa un peu avec l'heure tardive.

Luc et Julie passaient d'une conversation à l'autre : les prochaines vacances de Noël, le bac de français de Magali qui se profilait, le temps qui passait si vite, le fonctionnement des syndicats français par rapport aux syndicats américains ou allemands, le prix exorbitant du tunnel de la Bonne Mère... Soudain Luc fit un bon. Il venait de reconnaître la vedette à passagers observée depuis la falaise le jour précédent. Le bateau parcourait tranquillement le chenal entre les panes en direction de sa place. Luc se leva d'un geste et essaya de suivre la vedette depuis le quai. Il lui sembla distinguer trois personnes autour du barreur. D'autres se trouvaient peut-être à l'intérieur. Dans tous les cas, ces messieurs ne portaient pas pour une visite guidée des calanques. Les passes aussitôt franchies, le bateau accéléra franchement. Un gros bouillon d'écume surgit dans son sillage, et la silhouette massive de la vedette s'estompa

progressivement. Le sifflement des turbos laissait comprendre que la vedette était proche de sa vitesse maximum : ces messieurs devaient être pressés... Luc suivit du regard son feu de poupe depuis les rochers pour s'assurer de la direction prise. Le cap avait été mis en direction de Marseille.

FIN DE L'EXTRAIT

TABLE DES MATIÈRES COMPLETE

CALSERAIGNE

CAP CROISETTE

MALMOUSQUE

PLATEAU DE L'HOMME MORT

LA VESSE

SAINT-CYR

PORT DE CASSIS

LA MADRAGUE DES LECQUES

POINTE ROUGE

CREUX SAINT-GEORGES

MOUREPIANE

RUE CAISSERIE

RUE NEUVE-SAINTE-CATHERINE

CALANQUE SAMÉNA

PORT DE CORBIERES

LES EAUX-VIVES

LA VESSE

PORT DE L'ESTAQUE

LA VESSE
MOUREPIANE
RUE JEAN MERMOZ
GOLFE DE GÊNES
LE PHARE DE PLANIER
POINTE ROUGE
CALSERAIGNE
REMERCIEMENTS
À PROPOS DE L'AUTEUR

